





Jean-Pierre Cavanna

# Sextuor

*roman*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN :

© jean-pierre.cavanna

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

C'est un vieux fauteuil. J'aime m'y prélasser. M'enfoncer entre ses accoudoirs usés et salis par le temps et mes outrages. Son cuir a dû être couleur chocolat noir. Il a reçu des éclaboussures de peinture. En particulier le côté gauche, qui aujourd'hui, précisément, voudrait ressembler à un Sam Francis de 1974. Il a peut-être connu, dans une vie antérieure, le cul d'un juge ou celui d'un entrepreneur de travaux publics. Quand je l'avais vu, abandonné sur le trottoir, j'avais eu le coup de foudre.

A la Baule, dans ces années-là, fin août, on pouvait chiner des tas d'objets dans les poubelles alignées le long de grandes bâtisses qui s'enorgueillaient de tant de souvenirs capitalistes d'une gloire passée. Le rebut d'une

saison, les restes de vacances ou de séjours temporaires, voilà ce que les trottoirs de cette station balnéaire, lieu de villégiature adoré des retraités, nous offraient. Quand nous nous promenions dans ces rues calmes et propres, après la fermeture des bistrots, en s'amusant à faire gueuler les chiens et surtout en évitant les patrouilles de flics qui protégeaient ces richesses, nous imaginions ces si heureux propriétaires entre deux avions, entre deux contrats ou fermetures d'usine, ronfler dans leur lit moelleux auprès de leur vieille rombière qui devaient rêver à d'inaccessibles étreintes avec le si beau maître-nageur du club des Aigles. Nos soirées arrosées ne nous rendaient pas très intelligents, nous avions des pensées imbéciles et nous n'hésitions pas à hurler à tue-tête des « les cocus au balcon » qui nous laissaient pliés en deux. Il faut bien que jeunesse se passe. Mais ce que nous préférierions, au petit matin, avant le passage des éboueurs, c'était « partir à la pêche ». Et dans nos filets, nous trouvions : de la vaisselle, des lampes de chevet, des rallonges électriques -- Momo avait établi un record, malheureusement non-homologué, avec trente-cinq prolongateurs en une seule soirée-- également, on dénichait des revues féminines, d'actualité et de cuisine, peu de revues de charme au grand désespoir d'Henri -- on ne

parlait pas encore de pornographie sinon avec grande déférence pour citer Gombrowicz -- des livres dont les six tomes des Rois maudits de Maurice Druon, deux mois de lecture à l'œil, un grand souvenir. Au dernier degré, ce livre est le roman de la France gaullienne. Les affres du pouvoir sont toujours les mêmes : allégeance, trahison, retournement de veste, déclaration définitive aussitôt déniée, carriérisme, gloire et horreur.

On découvrait des pelles et des seaux en plastique...tout ce qu'il était difficile de rapporter, en train, ou dans de minuscules voitures de sport. La Baule-Paris, au volant d'une Triumph Spitfire MK 3 avec sur les genoux, vingt-quatre flûtes à champagne, une théière en porcelaine blanche, tout l'attirail pour vider langoustes et crabes de leur succulente chair et tous les jeux de société stupides, sans parler des fringues achetées pour se désennuyer des longues journées pluvieuses ou du casino devenu trop populaire. Très peu pour eux, les fils et filles de bonne famille, toutes ces vieilleries mais beaucoup pour nous, les enfants des véritables artisans de ces trente glorieuses nés du mauvais côté de l'avenue, loin des pupitres de commande.

Et là, soudain le long d'un long mur de pierre, ce fauteuil. Je ne pense pas qu'un

locataire saisonnier ait pu le jeter de lui-même. Ni un propriétaire : ils tiennent tant à leurs vieilleries. Venait-il d'une brocante ? Acheté sur un coup de cœur puis finalement rejeté au moment du départ ? Ou un nouveau proprio, considérant l'intrus, décidant de le jeter dehors comme il viderait un squatter découvert au printemps à la réouverture des prestigieuses villas ? A l'époque, le mot chemineau avait pratiquement disparu, squatter n'existait pas encore, SDF non plus : on parlait de clochard, d'hippie ou même de routard.

Toujours est-il que ce valeureux fauteuil occupe maintenant le milieu de ma pièce principale. Le retour vers Paris avait été risqué : il trônait sur le toit de la 4L, attaché par de mauvais tendeurs. Un flic nous avait arrêtés au Mans. Nous étions cinq dans l'auto. Archi bourrée. La voiture, pas nous. Pas encore.

C'était, il y a vingt-cinq ans. Nous étions jeunes, pauvres, insouciantes, rieurs et bêtes. Je ne ris plus beaucoup. Je ne suis pas encore fou. Je suis assez riche. J'ai des soucis et je suis un pauvre con.

Aurore, ma première femme, appelait ce fauteuil mon nid. Je l'appelle ma première femme parce qu'elle m'appelait son homme mais je n'étais pas son mari. Pas de mariage, non. Une simple déclaration de concubinage notoire en



mairie, jugée nécessaire par un assureur pour un logement partagé. A l'époque, je n'étais pas encore le peintre plutôt connu et assez riche d'aujourd'hui.

Aurore m'a laissé, stupide, au creux de mon nid quand elle est partie en claquant la porte après m'avoir « sorti mes quatre vérités ». C'était son expression favorite. J'avais écouté son long discours assis, puis vautre, finalement engoncé dans ce fauteuil. Je m'étais juste levé pour raccrocher un tableau tombé à la suite de sa sortie fracassante. Le souffle de la porte, violemment claquée, l'avait soulevé de son point d'accroche. C'est une vieille toile, pas très belle, assez sale, mais d'il y a longtemps maintenant, quand je n'étais pas...ou plus... alors j'y tiens. Elle est toujours au mur, là, sous mes yeux.

J'avais aussitôt replongé au cœur du nid, jusqu'au petit matin, les yeux fixés dans le vague, face à la fenêtre, n'espérant rien car ne comprenant rien. Pendant trois heures, j'avais remonté tout son récit à l'envers, je l'avais organisé, remis dans l'ordre, vécu comme une fiction et j'avais, enfin, pu reconnaître qu'elle avait raison et que je ne l'aimais plus.

Ce qu'avait énoncé Aurore, c'est, en gros et avec plus de force, ce que m'a sermonné péremptoirement Bénédicte, il y a aujourd'hui neuf mois, le jour de son départ pour le grand

amour avec Georges. Dix ans d'habitude et de bonne baise évanouis en trois mois de perte de soi alcoolique et d'inadvertance hagarde.

Et une fois de plus, me revoilà au creux de ce vieux fauteuil. Depuis le départ de Bénédicte, je pense sans arrêt à Aurore. C'est un curieux phénomène. Des sortes de vases communicants de l'amour. Ou le retour d'un fantasma trop longtemps refoulé. Mon premier psy prétendait que nous étions entourés par les images revenantes de nos actes manqués. Je devrais en parler à Eddy, mon agent, il a connu Aurore.

Renouer avec une ex. Ressentir les émois passés d'une jeunesse perdue. Revoir Aurore ? Je peignais alors de grandes bandes de couleur. Plus besoin de figurer : le dessin devenait inutile à l'espace coloré. Les couleurs éclaboussaient les murs environnants la toile. C'était suffisant pour ce que j'avais à dire et puis j'étais amoureux ! Tout réussissait ! Je ne préparais rien, j'accordais les teintes suivant des harmonies fortuites à la merci des pots de peinture disponibles. J'ai même assemblé des tons sur la toile par tirage au sort. Je regardais une toile vierge et elle s'enflammait toute seule. Mes pinceaux filaient à toute vitesse d'une touche de couleur à une autre. Je n'avais même plus envie de boire ou de manger. Je m'endormais, épuisé, recroquevillé en chien de

fusil devant mes tableaux en train de sécher. Aurore savait me réveiller et on faisait l'amour parmi les chiffons sales et les vieux pots de peinture.

Et ça marchait. Tout marchait ! Le succès est venu simplement. Plus d'inventu. Mon galeriste ne m'appelait plus Max mais Madmato ! C'est tout simplement mon vrai nom de famille. Ça faisait plus pro devant les collectionneurs et il m'embrassait tout en me demandant d'accélérer, de presser le rythme, de suivre la cadence. Zéro stock. Flux tendu. Tenir. Par tous les moyens. C'est Aurore qui a craqué la première.

Ces escaliers vont me tuer. Avec l'argent qu'il a amassé, le Max, il pourrait déménager. Et s'offrir une super piaule, avec ascenseur, au-dessus des toits de Paris. Il l'aime son Nicolas de Staël. Il en a, du blé. Sa dernière expo à Berne : succès colossal. Tout vendu. Ma petite commission a été la bienvenue. Je sais qu'il a pratiquement tout laissé dans une banque suisse. Où passe son argent ? Dépense rien. Pas de belles bagnoles, pas de super nana à nourrir et à habiller dans les beaux quartiers et à déshabiller dans des garçonnières ou des hôtels de luxe. Je suis sûr que depuis six mois, au moins, il a pas dû sauter beaucoup de petites poulettes. Avec qui y baise en ce moment ? Ah ! La vache ! Pour lui faire dire quelque chose sur sa vie privée. Depuis qu'il a quitté sa deuxième femme, Béné, enfin... elle est plutôt partie d'elle-même. Bon, c'est ce qu'il dit. Je crois que ça l'arrangeait. Mais y pourrait me dire : « Bon, Eddy, je suis devenu pédé... » ou « La vache, mon vieux, je me tape des petites pas possibles en ce moment » ou même « Je ne bande plus ». Mais non, rien de rien.

Putain d'escaliers ! Cinquième sans ascenseur. Inadmissible, même dans les HLM, le monte-bonhomme est obligatoire après quatre étages. Je fais une pause. Le cassoulet passe pas. Les deux cafés non plus. Et la poire a pas arrangé les choses. Une poire en semaine, quelle idée ! Et un midi qui plus est ! Elle a voulu me saouler ou quoi ? Ses dernières toiles valent pas le clou pour les accrocher. Au feu ! Tout est à jeter. Elle l'a bien compris. J'ai même cru qu'elle allait me faire du gringue. Pas dégoûtée, la fille. Juste pris une douche ce matin. Pas rasé. Les cheveux en bataille. La flemme d'un shampooin. Et mon haleine...Après les blancs au comptoir avec l'Américain. Bon, celle-là au piquet, on verra cet été ce que ça donne.

Mais je sais ce que je vais faire, la prochaine fois que je débarque chez Max, je me pointe avec la belle garce de l'autre jour. C'est son type. Elle a tout de sa première femme : grande, blonde, de jolis seins tout ronds, de belles fesses, pas de maquillage. Oui, c'est ça : je lui présente, je lui glisse entre les pattes une gironde petite mignonne. J'introduis une espionne dans la place. Donnant/donnant : des renseignements contre une expo. Correct !

Faudra qu'elle change de parfum. Le patchouli, il a ça en horreur et puis ça fait hippie sur le retour et ça va pas aux blondasses. Vais

lui offrir du Dolce Vita. Elle est encore sous contrat. Une avance sur une expo future si elle marche dans ma combine. Va falloir qu'elle bosse la coquine. Qu'elle arrête de traîner ! Peindre de grands sexes féminins, à la fin, ça lasse, même moi. L'origine du monde, on connaît. Pourrait pas peindre des fleurs ? Ça c'est féminin des fleurs. Ou même de pauvres mômes, le tiers monde en est plein et ça fait craquer le client culpabilisé. Ras le bol des nanas qui veulent singer les mecs. Une vraie obsédée sexuelle, cette gonzesse, avec ses chattes immenses, 150 x 150 quand même ! T'imagines la taille des poils ! Mais elle est douée la garce. L'a fait les beaux-arts en Allemagne de l'Est. Quand elle est arrivée en France, elle cartonnait avec ses portraits hyperréalistes. Trop ressemblants, les gens se sont lassés. Beaucoup de technique pas de sentiment. Puis s'est mise à la colle avec un ukrainien alcoolique. Du jour au lendemain, il s'est arrêté de boire, elle a continué. Je l'ai ramassée à temps. L'a bien gardé quelques traces de sa débauche mais s'est rafistolée impec. Après tout, n'a que trente deux ans. Vit maintenant avec un Congolais. Un poète. Un vrai génie de la langue française. Parce que ça écrit dans la langue de Molière, ces bêtes-là. Un as du verbe et de l'adjectif qualificatif ! Nos hommes politiques devraient les

écouter les négros, y parlent bien mieux que nous, il a un de ces vocabulaires le gars, jamais entendu ça. Faut dire que moi, je me demande encore comment j'ai eu mon bac...

Saloperie, suis tout essoufflé ou c'est encore cette connerie d'hernie hiatale. Et bien sûr, sa sonnette est fichue. Bon, c'est ouvert.

-Salut, c'est moi...c'est Eddy !